



Obsessions et cauchemars
Episode 6 : Un tueur en série
Par Fabrice Hatem

En Colombuela, la situation se dégradait chaque jour davantage. Asphyxié par sa dette, ruiné par une fuite chronique des capitaux, rongé par les inégalités et la corruption, confronté à une explosion massive de la misère, le pays sombrait peu à peu dans le chaos. Dans les faubourgs pauvres des grandes villes, les gangs faisaient régner leur loi de violence, seulement troublée de temps à autres par une incursion policière aux allures d'assaut militaire. Dans les quartiers aisés, les riches se barricadaient, terrifiés, derrière les clôtures électrifiées de leurs villas hyper-sécurisées. Dans les zones rurales reculées, les groupes d'extrême-gauche avaient organisé des maquis, d'où ils lançaient régulièrement des opérations de guérilla contre les policiers, les militaires ou les grands propriétaires. De leur côté, les milices d'extrême-droite assassinaient journalistes de gauche et syndicalistes, menant de surcroît de meurtrières opérations de repréailles contre les villages et les quartiers acquis aux groupes révolutionnaires. Les narcotrafiquants, qui représentaient de loin la première activité économique du pays et sa principale source de devises, avaient établi grâce à leurs immenses moyens financiers un vaste réseau de complicité avec les autorités administratives et les dirigeants politiques de tous bords. Quant à l'armée et à la police, elles peinaient à faire respecter l'état de droit, quand elles n'étaient pas elles-mêmes corrompues par l'argent des narcos ou gagnées aux idées de l'extrême-droite.

Bref, c'était une anarchie générale, la lutte de tous contre tous : classe contre classe, race contre race, gangs contre gangs, extrémistes de tous bords contre (rares) défenseurs de l'état de droit. Chaque jour, au commissariat central de la capitale, Bogocas, s'égrenait la même funeste litanie: 6 morts dans un règlement de comptes entre gangs rivaux dans le barrio misérable de Santa Cruz, 3 jeunes revendeurs de drogue abattus par les escadrons de la mort près du Parc de la liberté, un journaliste du quotidien de gauche Vanguardia mortellement blessé en sortant de son bureau de la rue San José, deux policiers tués par une grenade lancée par un motard près de la caserne Belgrano, un couple de riches retraités sauvagement assassinés dans leur villa du quartier huppé de Rosario, une famille entière décimée rue Florida par leur père sous l'emprise du crack ... Sans compter l'inépuisable litanie des agressions à mains armées, viols, enlèvements, séquestration, crimes passionnels et autres meurtres entre voisins qui constituaient le sinistre quotidien d'une ville en proie au chaos.

Dans son petit bureau aux murs lépreux, Enrique Iglesias, inspecteur à la brigade criminelle de la ville, était taraudé par un sentiment de rage et d'impuissance. Comment faire face à cette explosion de violence, sans aucuns moyens, et avec des supérieurs hiérarchiques plus occupés à gagner les bonnes grâces des narcotrafiquants qu'à tenter de rétablir un semblant d'ordre dans ce pays dévasté ?

Enrique tapa violement du poing sur la table. Il avait parfois l'impression de n'être qu'un ridicule Don Quichotte, en s'acharnant ainsi à faire son travail et tenter d'arrêter les assassins, plutôt que de trouver un lucratif travail d'informateur ou d'homme de main pour les gangs qui pullulaient dans la ville !! Car pour ces derniers, un policier en activité constituait toujours une recrue de choix, qu'ils étaient prêts à rémunérer grassement. Et voilà qu'au lieu de se laisser tranquillement corrompre comme beaucoup de ses collègues, Enrique s'acharnait à élucider, en général sans succès, des dossiers sans aucun intérêt de petits vieux assassinés dans leur villa ou de couples d'amoureux abattus dans un parc.

Oh, putain, voilà encore mon ordi qui a planté !!! Avec tout mon dossier sur le meurtre des époux Lourenço !! Ça va encore prendre des jours avant que le service informatique réagisse !! Trop occupés avec leur clientèle privée pour faire le travail pour lequel ils sont payés !! C'est vraiment scandaleux !! Faut dire aussi qu'avec nos salaires de fonctionnaires, on va pas très loin !! Tout est mangé par

l'inflation !! Si Elena n'était pas médecin dans le privé, c'est pas avec mes 350 escudos qu'on pourrait s'en sortir et nourrir nos deux gosses !!! Des fois, j'ai presque honte de vivre à ses crochets !! Mais heureusement qu'elle me comprend, qu'elle me soutient, qu'elle m'encourage à rester honnête, parce que sinon, je sens que je finirais rapidement comme le commissaire Branco, à organiser les groupes d'hommes de main des narcos !!!

*

Dans les bureaux du ministère de l'intérieur, au cœur du quartier administratif de Concepción, se tenait au même moment même une réunion de crise. Au troisième étage d'un bâtiment en béton aux allures de caserne, avec ses longues façades lisses où s'alignaient des dizaines de petites fenêtres carrées, les ministres de l'intérieur et de la justice examinaient avec les plus hauts gradés de la police et de l'armée les moyens d'endiguer le déferlement de violence qui frappait le pays. Le général Lopez, responsable de la sécurité intérieure pour la région nord, était en train de terminer son compte-rendu :

- *Dans la province d'Ayacucho, nos forces ne parviennent pas à enrayer les progrès de la guérilla. Le groupe Sentier Révolutionnaire contrôle plus du tiers des villages, surtout dans les zones montagneuses. A Cochabamba, c'est les narcos qui tiennent le haut du pavé. Nous sommes obligés de négocier directement avec eux pour maintenir un semblant d'ordre. C'est donnant-donnant : on n'attaque pas leurs champs de coca et leurs ateliers, ils n'attaquent pas nos commissariats et nos postes militaires.*
- *J'avais pourtant dit que je ne voulais pas contacts directs avec les narcos, ça rend les américains fous de rage, dit le ministre de la justice.*
- *Je voudrais bien vous y voir sur place, répondit, très véhément, le général Lopez. Ils sont mieux armés que mes hommes, les narcos. Maintenant, ils ont mêmes des véhicules blindés, qu'ils ont achetés à des militaires vénélombiens. Vers Utirica, les forces de de l'ordre sont juste tolérées, les narcos peuvent faire un massacre quand et où ils veulent. Alors qu'ils aillent se faire foutre, les gringos, moi je pense d'abord à mes hommes !!*

Le général Lopez oubliait tout de même de dire que son sens du compromis, très apprécié par les cartels du nord, lui valait le versement mensuel d'une petite fortune sur un compte discret des îles Barbades.

- *Et pour le procès Campoalegre, on en est où ?*

Campoalegre était le nom d'un village perdu des montagnes du sud du pays, qui approvisionnait en vivres les maquis maoïstes de la région, et dont une cinquantaine d'habitants avaient été enfermés et brûlés vifs dans l'église avec leur curé. Quelques membres du groupe paramilitaire coupable du massacre avaient ensuite été arrêtés, presque par hasard.

- *On a pris des mesures de sécurité exceptionnelles pour défendre le périmètre du palais de justice, répondit le général Diaz, responsable de la lutte antiterroriste dans la capitale.*
- *Oui, mais est-ce que le juges sont aussi protégés ?*

- *Ils ne se déplacent qu'en véhicule blindé, avec une escorte d'automitrailleuses.*
- *Oui, mais ça n'a pas empêché le juge Canel de se faire assassiner en plein centre-ville l'an dernier.*
- *Oui, c'est vrai, mais vous vous rappelez qu'il refusait obstinément un compromis.*
- *Ah ! Oui ! L'acquittement ou la mort !!*, répondit le ministre de l'intérieur avec un sourire amer. *Mieux vaut annoncer au pays qu'il n'y plus d'état de droit et que les fascistes ont pris le pouvoir !!*
- *Fascistes, fascistes, c'est vite dit !! Ces milices paramilitaires sont pour nous un outil indispensable pour lutter contre la subversion communiste !! Parce que ce n'est pas avec les juges et leur paperasserie qu'on y arriver*, tonna le général Rodriguez, bouillant chef des opérations spéciales interarmes, et parrain en sous-main des milices. *Bon, c'est vrai, dans le cas de Campoalegre, il y a eu une bavure, mais enfin la culpabilité des accusés n'est pas prouvée, de toute façon la plupart des témoins sont morts... Si on passe l'éponge, je peux garantir que personne parmi nos amis ne sera mis en danger.*

Résignation ou crainte ? Personne ne réagit aux propos du général Rodriguez, qui révélaient pourtant presque ouvertement son influence sur les milices et sa vraisemblable complicité dans des actions terroristes, y compris celle dirigées contre les représentants de l'Etat. Le ministre de la justice, Angel Riojas, l'observa cependant à la dérobée, d'un œil peu amène. Il savait que ce boutefeu, disposant d'appuis importants dans les milieux les plus conservateurs de l'armée et de la police, était bien capable, un jour, de tenter un coup d'état.

- *Bon, faites pour le mieux*, dit le ministre de l'intérieur. *On pourrait proposer de condamner les types à une petite peine de prison, et puis on les libérerait discrètement au bout de quelques mois.*

Cette veulerie de son collègue de l'intérieur scandalisa Riojas. C'était comme jeter par-dessus-bord les principes de l'état de droit, céder aux fascistes, refuser de rendre justice aux victimes d'un crime odieux. En plus, cette proposition empiétait sur ses propres prérogatives ministérielles. Il allait protester quand le général Rodriguez lui coupa violemment la parole.

- *Non, cette histoire de petites peines de convenance, c'est complètement ridicule ! C'est une demi-mesure de politicien peureux !! On bien on les condamne à mort, ou bien on les libère !! Moi, je veux que ces types soient libérés, c'est clair ? En échange, je promets que tout se passera bien côté sécurité. Et puis, rien n'empêche que ces petits salauds soient abattus par des gauchistes une fois sortis de taule !!*

Une disparition qui, soit dit en passant, ferait bien l'affaire du général Rodriguez, supprimant quelques témoins gênants de son rôle direct dans la préparation du massacre de Campoalegre.

- *Ok, Rodriguez, occupez-vous des négociations avec les milices, dit le ministre de l'intérieur. Dites-leur qu'on va faire pour le mieux. Riojas, essayez de convaincre le juge Calvino. Je sais que c'est une forte tête, mais là il faudrait lui expliquer que c'est justement sa tête qui est en jeu. Bon, allez, la séance est levée, j'ai rendez-vous dans une heure avec le Président et le chef d'état-major pour discuter des incidents d'hier à la frontière vénélobienne. Il faut qu'ils nous rendent rapidement notre pilote, sinon on va encore rentrer dans un cycle de représailles sans fin.*

Angel Riojas se leva, rouge de colère. Très agité, il retourna au ministère de la justice dans sa voiture blindée, escortée par les forces spéciales de l'armée. Il appela sur son portable crypté sa secrétaire particulière :

- *Pilar, faites venir Francisco dans mon bureau. Je veux le voir dès que j'arrive.*
- *Bien, monsieur le ministre. Et pour votre rendez-vous de 11 heures ? Elle est déjà arrivée et elle vous attend dans l'appartement privé.*
- *Dites-lui de revenir demain à la même heure. Je n'ai vraiment pas de temps à perdre aujourd'hui avec ça. Donnez-lui quand même de ma part la petite enveloppe et le paquet-cadeau que vous trouverez sur mon bureau.*
- *Bien, monsieur le ministre.*

A son arrivée, il trouva Francisco Laguna qui l'attendait dans l'antichambre. Une chance de l'avoir à ses côtés, ce type !!! Toujours là pour débrouiller les affaires compliquées !! Et puis, avec lui, pas de risques de fuite, c'était un vrai tombeau ! Il avait eu du nez en le nommant à son cabinet deux ans plus tôt !!

Fils aîné d'un grand propriétaire terrien du nord du pays, Francisco Laguna avait fait de brillantes études de droit à la faculté de Bococas avant d'être envoyé parfaire sa formation à Princeton. Si l'influence politique de son père n'avait pas été étrangère à sa nomination rapide au Conseil d'Etat à son retour des Etats-Unis, il avait rapidement su mériter ce passe-droit par son application au travail et par sa compétence. Rapidement devenu l'un des spécialistes les plus réputés de pays en droit pénal, il avait été remarqué par le Ministre de la justice à l'occasion d'une affaire compliquée d'annulation de procédure criminelle pour vice de forme contre l'un des principaux narcotrafiquants du pays. Appelé à son cabinet, il était devenu en quelques mois l'un de ses hommes de confiance les plus surs, que le ministre avait pris l'habitude d'envoyer au feu à chaque fois qu'une affaire un peu délicate venait troubler ses heures de détente avec l'une de ses visiteuses.

Par son aspect comme par son comportement, Francisco tranchait avec l'atmosphère générale de laisser-aller moral et de prévarication qui régnait jusque dans les plus hautes sphères de l'Etat. Cet homme grand, sec, au visage émacié de moine trappiste, n'avait aucun vice connu : bourreau de travail, vêtu de façon austère, il suivait au régime végétarien extrêmement strict, et agrémentait chacune de ses longues journées de travail par une séance de gymnastique d'une demi-heure au moment du déjeuner. Son emploi du temps quotidien, réglé comme un mécanisme d'horlogerie, suivait jour après jour le même déroulé, quasiment à la minute près. Il était connu par ses secrétaires

pour toute une série de petites exigences tenant de la manie : il voulait par exemple trouver, tous les matins, trois feuilles de papier blanches de format 21/29,7, placées en éventail sur le côté droit de son bureau, et un stylo à bille bleu neuf, prêt à l'emploi, posé de biais sur le côté gauche. Le non-respect de ces petites lubies provoquait en lui de violentes colères, qui en faisaient un chef redouté, même s'il était aussi respecté pour ses qualités professionnelles et pour son honnêteté presque maladroite : ainsi avait-il installé sur la photocopieuse de sa secrétaire une petite tirelire où il glissait une pièce de 5 centavos chaque fois qu'il l'utilisait pour des besoins extra-professionnels.

Il entra dans le bureau du ministre.

- *Ah !! Francisco !! Je suis content que vous soyez là. J'ai encore une corvée pour vous. Vous allez me sortir d'un sacré pétrin !!*
- *Qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur le ministre ?*
- *C'est à propos de l'affaire Campoalegre. Ce salaud de général Rodriguez veut absolument qu'on acquitte les assassins. Il a même eu l'impudence de nous menacer presque ouvertement en plein Conseil de sécurité intérieure, ce matin. J'étais furieux... Ce type finira par faire un coup d'état avec ses milices, si on ne l'arrête pas. Mais le ministre de l'intérieur, cet idiot d'Almirante, lui a encore donné raison. Il s'est aplati comme une carpe, comme d'habitude.*
- *Et qu'est-ce que je dois faire ?*
- *Il faut convaincre le juge Calvino d'acquitter les assassins. Qu'il trouve n'importe quel prétexte : un vice de forme, une absence de preuve... Sinon, ça va être encore un bain de sang, dont il risque d'être lui-même la première victime... Vous le connaissez bien, non ?*
- *Oui, c'est un ami de mon père, et puis son fils était élève à Princeton en même temps que moi. C'est un type très droit, viscéralement attaché aux principes, un genre de Regulus. Il va être difficile à convaincre.*
- *Ecoutez, faites ce que vous voulez, mais convainquez-le. Il faut gagner encore un peu de temps. Tout n'est pas encore prêt pour se débarrasser de Rodriguez et de sa bande de fascistes. Il faut endormir sa confiance encore quelques semaines. A propos, vous avez organisé la réunion secrète avec le chef d'état-major de l'armée de terre ?*
- *Oui, elle aura lieu mardi soir, sans doute chez l'une de ses maîtresses, à l'extérieur de la ville.*
- *Je peux vous faire confiance pour la sécurité ?*
- *Oui, j'ai mis le minimum de personnes au courant. Que des gens surs.*
- *Bien, merci. Alors, vous vous occupez du juge Calvino aujourd'hui ?*
- *Oui, monsieur le ministre.*

- *Heureusement pour moi que je vous ai... Des types surs et efficaces comme vous, on peut les compter sur le doigt d'une main. Et honnête avec ça... Mais pour se comporter comme vous le faites, dans un pays comme le nôtre, il faut être un peu fou, non ?*
- *Disons que, pour moi, la pureté des mœurs, c'est quelque chose de très important.*
- *Bien, bien. Allez-y et tenez-moi au courant.*
- *Bien monsieur le ministre.*

Francisco Laguna retourna dans son bureau et fit immédiatement appeler le juge Calvino par sa secrétaire. Quels arguments utilisa-t-il pour le convaincre ? La peur d'un assassinat contre lui ou contre ses proches ? Des considérations de tactique politique ? Les insuffisances - au demeurant bien réelles - d'un dossier dont l'instruction avait été bâclée par la police ? Toujours est-il qu'il finit par obtenir de lui, à l'issue d'une conversation dramatique, la promesse d'acquiescement demandée par le ministre.

Il appela celui-ci pour lui annoncer la bonne nouvelle. Puis, comme tous les jours à 20h35, il ferma son ordinateur, décrocha son manteau de la patère, et rentra chez lui, dans un luxueux complexe hyper-sécurisé du quartier huppé de Boca Negra. Puis il se changea, revêtit un jeans et une veste de sport, mit quelques affaires de rechange dans un petit sac à dos, glissa un couteau à cran d'arrêt et un revolver Smith et Weston dans sa poche, sortit dans la rue et héla un taxi. Une demi-heure tard, il sortit de la voiture à proximité du barrio de Las Flores, l'un des quartiers les plus dangereux de la ville, ravagé par le commerce de la drogue et la prostitution. Il remonta sa capuche sur sa tête, s'assura que son couteau à cran d'arrêt était aisément accessible, et s'engagea dans l'une des petites ruelles tortueuses, serpentant à flanc de colline, où s'exerçaient ces trafics.

*

Dans son petit bureau mal aéré, Enrique Iglesias relisait, songeur, le compte-rendu d'autopsie de Luisa Valbenua. C'était une petite prostituée de Las Flores que l'on avait retrouvée, la veille, baignant dans son sang, le corps lardé de plusieurs dizaines de coups de couteau. Il devait vraiment lui en vouloir, ou bien être fou à lier, le type qui avait fait ça, pour s'être acharné sur elle avec cette brutalité.

A vrai dire, il n'y avait pas vraiment de quoi en faire un drame : des prostituées ou des homosexuels des quartiers pauvres qu'on retrouvait assassinés chez eux ou dans la rue, c'était un peu le train-train ici. Il pouvait y avoir mille motifs à leur mort : une vente de coke qui avait mal tourné, un client mécontent, la jalousie d'un amant éconduit, une bagarre entre deux ivrognes, un rodeur à la recherche d'un peu d'argent pour acheter sa dose du jour... Dans le chaos ambiant, il était peu probable, sauf coup de de chance, que le coupable soit identifié. Alors, les services de police en faisaient le moins possible : le procès-verbal et l'autopsie étaient bâclés ; le dossier d'enquête était placé sur le dessus d'une pile d'affaires en attente avant d'être recouvert par d'autres dossiers du même genre ; puis, après un convenable délai de latence, il était classé sans suite. Encore, lorsque c'étaient des gens aisés qui étaient assassinés, on y mettait quelques formes, on venait recueillir quelques indices sur place, on interrogeait les voisins, on obtenait parfois une information utile auprès d'un mouchard... Mais dans

les quartiers pauvres, on ne se donnait pas tant de peine !!! Déjà que les flics étaient mal payés, ils n'allaient tout de même pas en plus risquer leur vie dans ces coupe-gorge parce qu'une pute ou un drogué s'étaient fait descendre !!!

Mais Enrique butait sur quelques détails qui lui rappelaient une série d'affaires étrangement similaires advenues dans les quartiers pauvres de la ville au cours des deux dernières années : la personnalité des victimes, souvent des prostituées, des drogués ou des travestis ; le lieu du meurtre, le plus souvent la chambre ou l'appartement de défunt ; la sauvagerie du crime, avec des corps lardés de plusieurs dizaines de coups de couteau, comme si le meurtrier avait continué à frapper de manière compulsive bien après la mort ; l'absence de viol ou de sévices sexuels ... Et, surtout, la petite pièce de 5 centavos que l'on retrouvait souvent dans la main refermée du cadavre... Tout cela suggérait l'existence d'un coupable unique, un serial killer qui s'attaquait toujours au même type de victime avec le même modus operandi... Si tel était le cas, il ne s'agissait plus d'une violence ordinaire, insaisissable, commise par des individus différents : c'était l'œuvre d'un fou meurtrier. Et c'était donc, pensait Enrique, un devoir élémentaire pour la police de consacrer à cette affaire les moyens nécessaires pour mettre ce criminel hors d'état de nuire. Il avait tout de même recensé 10 à 12 affaires du même genre...

*

Francisco essuya son couteau. Il poussa un soupir de satisfaction, comme le font les hommes juste après l'orgasme. Un fois de plus, il avait accompli sa mission : purger les quartiers de la ville de ceux qui y propageaient la débauche, la perversion et la luxure. Comme toujours, il était aussi un peu effrayé de la violence inutile qu'il avait déployée : pourquoi ces dizaines de coups de couteau, alors que la fille était morte dès le deuxième ou le troisième, il en était sûr ? Et maintenant, il était comme d'habitude entièrement couvert de sang. Il allait encore devoir se laver et changer ses vêtements !! Et il n'y avait même pas de douche dans cette chambre misérable, juste un petit lavabo. Pratique, pour faire une grande toilette !! Il sourit en pensant que ça serait quand même plus confortable d'aller tuer des riches : au moins, une fois la chose faite, il pourrait prendre un jacuzzi !!! Alors que là, franchement, c'était plus que sommaire, presque du camping !!! Il était quand même dévoué, d'aller traquer la luxure dans des endroits aussi inconfortables !!!

Mais bon, ça s'était plutôt bien passé ce soir-là. La fille, une jolie mulâtresse d'une vingtaine d'année, l'avait racolé dans une rue presque déserte. Il était monté chez elle sans rencontrer personne. Juste après être rentrés dans la chambre, il avait, comme d'habitude, sorti son couteau et commencé à la frapper au ventre et la poitrine quand elle s'était retournée vers lui. Elle avait glissé à terre sans un mot, en le regardant, comme incrédule. Et là, comme toujours, il avait été saisi d'une irrésistible frénésie de violence, lardant son corps inerte de dizaines de coups, en l'insultant :

- *Salope, putain !! Tu n'as pas honte de faire ce travail !! Mais maintenant t'es crevée, tu pourras plus nous infecter avec tes sales maladies !! ! Vas pourrir en enfer avec tes copains travelos !!!*

Il continuait ainsi jusqu'à ce que cette montée paroxystique le conduise à une sorte d'orgasme sans éjaculation. Il retombait ensuite lourdement sur le corps ensanglanté, dans une sorte d'heureux engourdissement. Puis il se relevait lentement, un peu étonné tout de même de sa propre violence. Mais c'était si bon !!! Et puis, c'était le prix à payer pour purifier cette ville de débauche !!

Ensuite, il se lavait, changeait ses vêtements, glissait dans son sac à dos les habits maculés de sang protégés par un sac en plastique, glissait une pièce de 5 centavos dans la main de sa victime - le salaire de la luxure, disait-il -, puis il descendait dans la rue. Il marchait alors jusqu'à la lisière du quartier, hélait un taxi sur le boulevard et rentrait chez lui.

Ces virées nocturnes étaient dangereuses – lui aussi pouvait être agressé dans ces barrios mal fâchés – mais enfin, cela ajoutait à l'excitation de l'aventure. Et de toute façon, il savait se défendre : il avait fait son service militaire dans l'infanterie de choc, et était prêt à sortir son revolver à tout moment en cas de problèmes.

Mais il ne lui était jamais rien arrivé. Il rentrait chez lui, se jetait dans un confortable fauteuil de cuir. Il mettait un peu de musique classique pour se détendre et jouir des bons souvenirs de la soirée en savourant un verre de rhum cubain. C'était toujours le même morceau : le *Printemps de Vivaldi*. Il aimait le côté gai et champêtre de cette musique, coulant comme un ruisseau d'eau pure qui calmait son âme et y nettoyait les traces de son crime. Puis il se levait, entrait dans chambre à coucher, mettait son pyjama de soie, réglait son réveil sur 5h45, et se glissait voluptueusement dans les draps propres, changés chaque jour par sa femme de ménage. Il lisait, pendant 2 à 3 minutes, sa bande dessinée favorite, *Tintin au Tibet*, et s'endormait paisiblement. Il aurait juste le temps, le lendemain matin, d'enterrer les vêtements souillés dans le sous-sol de sa cave avant de se préparer pour une nouvelle journée de dur labeur au ministère de la justice.

*

Dans la caserne centrale de la garde nationale, située à deux pas du quartier des ministères, une rangée de véhicules blindés était impeccablement alignée le long du bâtiment administratif principal. Au quatrième étage de ce bâtiment, éclairé par trois grandes fenêtres, se trouvait l'immense bureau du général Rodriguez. Sur les murs, on pouvait contempler une magnifique collection d'armes de guerre, d'une valeur inestimable, dont l'arquebuse d'un conquistador espagnol du XVIème siècle, le fusil d'un grenadier de la garde impériale mort à Waterloo, et un Luger plaqué or ayant appartenu à Herman Goering en personne constituaient les ornements les plus remarquables.

La pièce était divisée en deux parties : d'un côté, le grand bureau directorial en chêne massif, derrière laquelle trônait un immense tableau de la bataille de Durango, qui s'était soldée par une retentissante défaite de l'armée espagnole et avait permis au père de la patrie, Simon Molibar, de déclarer l'indépendance du pays. De l'autre côté de la pièce, trois grands divans de cuir, formant une sorte de U autour d'une longue table basse, étaient destinés à accueillir les hôtes de marque lors des nombreuses réunions qui se tenaient dans le bureau. Comme celle qui avait lieu en ce moment même, et qui réunissait quelques-uns des dirigeants militaires les plus puissants du pays.

Il y avait là rien moins que le général Pedro Alvarez, chef d'état-major de la marine, un grand homme athlétique et élégant, portant une petite moustache soigneusement taillée, au dessin légèrement incurvé vers le bas ; le général Antonio Gomez, un gros type rougeaud au cou de taureau, inspecteur général de l'armée de terre pour la capitale, Bogocas ; le colonel Alexandro Rimodano, un petit maigre à lunettes, bras droit du général Rodriguez, chargé notamment des relations avec les milices

paramilitaires ; enfin, le vieil Herbert Hinkel, un allemand au regard bleu acier et au maintien encore impeccable malgré son grand âge, arrivé dans le pays juste après la seconde guerre mondiale, et qui s'était imposé au fil des ans comme l'incontournable conseiller des autorités militaires en matière de sécurité intérieure et de lutte anti-terroriste.

Le sujet de la réunion était l'organisation prochaine d'un coup d'état destiné à rétablir l'ordre dans le pays en éradiquant la subversion marxiste, en se débarrassant des francs-maçons libéraux, et en éliminant massivement les petits voyous qui empoisonnaient la vie des honnêtes gens.

- *Il y a encore deux points noirs : les aérodromes et l'état-major de l'armée de terre, dit le général Rodriguez. S'ils s'organisent pour nous résister, le succès n'est pas garanti.*
- *Pour les aérodromes proches de la capitale, je peux les faire facilement investir par mes hommes à l'aube, dit Antonio Gomez. Mais mon problème, c'est Sarandi. Il tient solidement l'état-major de l'armée de terre et c'est un loyaliste. S'il arrive à faire se déployer les forces spéciales, ça sera un bain de sang.*
- *Bon, avec lui on va être obligés d'employer les grands moyens, dit Rodriguez. Alejandro, tu ne peux pas demander à nos amis des milices de mettre disons... hors-jeu ?*
- *Vraiment complètement hors-jeu ?*
- *Oui, vraiment complètement hors-jeu.*
- *Bon, on pourrait lancer un assaut contre sa villa à l'aube.*
- *Elle n'est pas trop bien défendue ?*
- *Oui, mais on a quelques amis à l'intérieur.*
- *Pour les marxistes et les autres salopards à arrêter, les listes sont prêtes ?*
- *Oui, on y travaille d'arrache-pied depuis un mois, dit Herbert Hinkel.*
- *On les met dans le grand stade ?*
- *Ouais, ça leur rappellera le Chili, dit en ricanant le général Alvarez. Vingt-cinq ans, ça se fête !!*

Ce subtil trait d'humour déclencha un vague de bonne humeur parmi les participants.

*

Enrique Iglesias tournait comme un lion en cage dans son bureau. Vraiment quelle enflure, ce commissaire principal !! Il était allé le voir le matin même, pour lui confier ses doutes sur l'affaire des meurtres en série. La réponse l'avait crucifié.

- *Mais écoutez, Enrique, vos indices sont vraiment faibles !! Ce ne sont même pas des indices d'ailleurs, ce sont de simples supputations...*
- *Mais, monsieur le commissaire, les pièces de 5 centavos dans les mains des victimes...*
- *Dans les mains de CERTAINES victimes, Enrique : 4 au maximum, d'après ce que vous m'avez dit vous-même.*
- *Mais les rapports d'autopsie ont sans doute été bâclés, comme dans la plupart des cas de ce type...*
- *Ecoutez, mon vieux, vous êtes un rêveur au fond... Quelle importance si quelques putes, quelques travelos et quelques dealers de plus se font buter par un fou furieux ? C'est un bon débarras pour la société, non ?*
- *Mais, monsieur le commissaire, la mission de la police...*
- *La mission des policiers, en ce moment, c'est surtout de rester en vie en se mêlant le moins possible des affaires des gens. Rappelez-vous Ernesto : il avait voulu faire du zèle avec le gang « Commando Rojo » du quartier de San Isidoro. On l'a enterré la semaine dernière, et il laisse derrière lui une veuve et trois gosses...*
- *Oui, dit pensivement Enrique, c'était mon ami... Un type bien, cet Ernesto.*
- *Alors, si vous ne voulez pas finir comme lui, allez-y vraiment profil bas... Cette histoire de serial killer des bas quartiers, ça ne vous rapportera que des ennuis. Pourquoi vous ne venez pas plutôt avec moi ce soir ? J'organise la sécurité d'une grande fête que donne Emilio Sanchez pour les 15 ans de sa fille. Il y aura des orchestres de Salsa venus de New York. C'est payé 2000 dollars la soirée, ça vous tente ?*
- *Non, excusez-moi, patron, mon travail, ce n'est pas d'organiser la sécurité privée des narcotrafiquants...*
- *Bon vous avez de la chance que je vous aime bien, parce que si n'importe qui d'autre dans le service m'avait répondu ça, je lui organisais un petit enfer privé jusqu'à ce qu'il donne sa dém'. Mais, bon, vous êtes un peu spécial, mauvaise tête mais bon cœur. Je vous pardonne. Vous pouvez disposer.*
- *Monsieur le commissaire ?*
- *Mmmmm ??*
- *Vous m'autorisez à enquêter sur l'affaire des meurtres en série ??*

- *Pff, quel entêté !!! Allez-y donc, puisque ça vous préoccupe tant !!! Mais que ça ne prenne pas toutes vos journées quand même !!*
- *Merci, monsieur le commissaire.*

Les jours suivants, Enrique se plongeait fiévreusement sur l'affaire, regroupant dans un dossier unique les différents procès-verbaux, établissant une cartographie des crimes, consultant le fichier mal tenu à jour des grands délinquants sexuels et des tueurs en série du pays. Il demanda au laboratoire scientifique de détecter d'éventuelles empreintes digitales sur les pièces de 5 centavos. Il se rendit aussi sur les lieux des meurtres, pour tenter de recueillir quelques témoignages.

Mais, au bout d'une semaine, la moisson était mince : les pièces avaient disparu ou avaient été tellement manipulées par les policiers qu'aucune empreinte utilisable ne put être détectée ; les voisins, souvent réticents dans leurs réponses, ne livrèrent que peu d'indices : quelque cris entendus au moment du drame, un homme à capuche s'enfuyant dans la nuit... Au point qu'Enrique commença à être saisi d'un certain découragement. Au fond, il avait peut-être raison, le commissaire Branco : pourquoi s'acharner à traquer un assassin de putes, alors qu'il pouvait très bien gagner sa vie au noir en travaillant comme garde du corps des narcos... Et en plus, ce n'était même pas vraiment illégal, ce genre de job... Il pourrait davantage aider sa femme, acheter de jolis jouets à ses gosses... Pour se détendre, il sniffa une petite ligne de coke.

*

Angel Riojas était inquiet ce matin-là. Pourquoi donc le chef d'état-major de l'armée de terre voulait-il donc le voir d'urgence et en secret ? Encore, sans doute, une de ces sales affaires de corruption parmi les hauts gradés ? Il aimait bien le général Sarandi, un des seuls officiers de haut rang à conserver un peu d'honnêteté et de sens de l'Etat au milieu de cette gabegie généralisée.

Mais qu'est-ce qu'il voudrait que je fasse, ce Sarandi ? Que je lance des mandats d'arrêt contre la moitié des généraux du pays ?? Ça ne prendrait pas une heure pour qu'on se retrouve tous les deux à la morgue !!!

Si ça ne tenait qu'à lui, bien sûr, il le donnerait, ce coup de balai ! Mais ils étaient si seuls, si désarmés, face à cette bande de corrompus et de gangsters, infiltrés jusqu'au sommet de l'appareil d'Etat !! C'était à en pleurer de rage, de voir comment les principes de l'état de droit était ainsi foulés aux pieds, quotidiennement, sous leurs yeux, sans qu'ils ne puissent rien faire !!!

- *Monsieur le ministre, le général Sarandi est arrivé.*
- *Très bien, faites-le entrer. Et appelez Francisco aussi.*

Le général Sarandi, un petit homme vif et noiraud, affecté d'une calvitie avancée qu'il tentait maladroitement de cacher par une perruque mal ajustée, entra dans le bureau, accompagné par son aide de camp.

- *Ah, bonjour Sarandi. Quel mauvais vent vous amène ? On a encore trouvé une tonne de coke cachée dans le garage de l'état-major, c'est ça ??*
- *Ne plaisantez pas, monsieur le ministre. Il se prépare des choses très graves.*
- *Quoi donc ?*
- *Eh bien votre ami le général Rodriguez...*
- *Cette ordure fasciste n'est pas mon ami...*
- *Bien. Cette ordure de Rodriguez est en train de préparer un putsch avec l'état-major de la marine et avec le chef de la division militaire de Bogocas.*
- *Gomez, ce gros cochon amateur de petits garçons ? Je savais que c'était un détraqué, mais de là à renverser le gouvernement... Comment vous savez tout ça ?*
- *J'ai des informateurs bien placés à la garde nationale. Il n'y a pas de temps à perdre. Ils sont en train de tout planifier pour le mois prochain... En plus, ils veulent nous liquider... il faut faire quelque chose pour les empêcher. C'est eux ou nous...*
- *Ah, les salauds !! Il faut alerter le ministre de l'intérieur et le Président tout de suite !!*
- *Non trop dangereux !! ils ont des hommes partout... S'ils apprennent que nous savons, ils avanceront la date du coup d'état et, on se retrouvera tous les deux au fond du rio Negro avant d'avoir compris ce qui nous arrive !!*
- *Alors, qu'est-ce que vous proposez ?*
- *Une action préventive discrète. J'ai quelques officiers surs dans les forces spéciales. On peut aller cueillir les chefs du putsch chez eux et les mettre hors d'état de nuire sans avoir besoin de remuer ciel et terre...*
- *Mais comment on justifiera ça ?? Sans procédure officielle, c'est une arrestation illégale, ils seront libérés dans la journée !!!*
- *Mais justement, il faut s'arranger pour qu'ils ne puissent pas être libérés.*
- *Qu'est-ce que vous voulez dire ?*
- *Eh bien, on vient les arrêter, ils résistent, il y a un échange de coups de feu, et ils sont abattus par mes hommes. Après, on pourra toujours expliquer qu'ils préparaient un coup d'Etat ; personne ne viendra risquer sa vie pour les venger...*

A ce moment, le téléphone sonna sur la table du ministre.

- *Monsieur le ministre, Francisco est dans l'antichambre.*
- *Faites-le entrer.*

En voyant arriver cette tête inconnue, le général Sarandi eut un mouvement de recul.

- *Ne vous inquiétez pas, général, c'est un homme sûr. Il m'a déjà débrouillé une demi-douzaine d'affaires impossibles. Il marchera avec nous, je m'en porte garant.*

Et, Angel Riojas mit le général devant le fait accompli en racontant toute l'affaire à son homme de confiance, dont il connaissait le sens presque obsessionnel du service de l'Etat.

- *Vous marchez avec nous, Francisco ?*
- *Oui, monsieur le ministre.*
- *Bien, général, je propose que Francisco assure l'intendance de l'opération. De quoi avez-vous besoin de ma part, au juste ?*
- *Il me faut une couverture juridique pour les interventions de mes hommes.*
- *Bien, en tant que ministre de la justice, je n'ai pas vraiment autorité sur vous et vos hommes, mais enfin dans l'affolement, ça passera. De toute manière, pas question de prévenir mes collègues de la défense et de l'intérieur, ça serait un suicide.*
- *Oui, je pense la même chose, dit le général Sarandi.*
- *Bien. Alors Francisco, tu t'arranges pour mettre à ma signature des mandats d'arrêts pour... Pour qui au fait ?*
- *Oui, il faut faire la liste. Donc, le général Rodriguez, son adjoint Rimodano, Pedro Alvarez à la marine, Antonio Gomez à la division militaire de Bogocas... Je crois que c'est tout...*
- *J'en rajouterai deux ou trois de mon côté, dit Riojas. Ce vieux nazi d'Hinkel, bien sûr, on le livrera aux français, ils seront tout contents et ça nous fera une couverture internationale... Et puis encore un ou deux autres, il faut que je réfléchisse. Vous voulez bien me rendre ce service, Sarandi ?*
- *Mais bien sûr, Angel. Je vous fais confiance.*
- *Bon Francisco, tu verras les détails avec le général Sarandi.*
- *Oui, mon aide de camp vous donnera tout ce dont vous avez besoin, les noms complets, les adresses, les fonctions... c'est compris, Claudio ?*

- *Oui, mon général.*
- *Et vous avez besoin de tout ça pour quand ?*
- *Disons pas plus de deux semaines. Leur coup est prévu pour le mois prochain, on a encore un peu de temps devant nous...*
- *Très bien. On peut compter sur toi, Francisco ?*
- *Oui, monsieur le ministre.*

Francisco fit preuve de sa célérité habituelle. Quelques échanges sur une ligne cryptée avec Claudio lui permirent d'obtenir le jour même les informations nécessaires. Puis il remplit les mandats d'arrêt en imitant la signature du procureur général : c'était dangereux de mettre trop de monde dans la confidence, il serait bien temps de tout régulariser une fois l'affaire expédié. Il connaissait le procureur comme sa poche : c'était un retard et un opportuniste, qui sentait toujours très bien le sens du vent. Si l'opération échouait, il protesterait hautement de sa bonne foi bafouée ; mais si elle réussissait, il ne ferait aucune difficulté à authentifier sa signature.

Il rangea soigneusement les faux mandats d'arrêt dans son coffre-fort, s'étira un moment, et consulta sa montre : il était 20h29, six minutes avant son heure habituelle de départ du bureau. Il attendit donc cinq minutes trente, prit son manteau et rentra chez lui. Puis, selon un cérémonial déjà répété plus de dix fois, il se changea, revêtit une combinaison de sport, mit son couteau à cran d'arrêt et son revolver dans sa poche et sortit.

*

Une demi-heure plus tard, il était à pied d'œuvre, dans une des rues chaudes du quartier de Las Flores. Un travesti mulâtre l'aborda :

- *Tu montes chez moi, chéri ? On se fait une ligne de coke et on s'envoie en l'air.*
- *D'accord.*

Ils montèrent ensemble l'étroit escalier qui conduisait au garni de l'homme-fille. Francisco saisit son couteau pendant que celui-ci ouvrait la porte et rentrait dans sa chambre. Il s'apprêtait à frapper quand il vit l'homme faire un bond, tandis que deux acolytes, sortant de l'obscurité, l'apostrophaient, l'air menaçant :

- *Bouge pas conio !! Tu nous donnes ton flouze ou on t'égorge comme un lapin !!*

Francisco avait été officier dans l'infanterie de choc. Il jugea d'un coup d'œil que sa situation n'était pas si mauvaise. Seul l'un des deux types avait un couteau à la main, ils étaient à presque deux mètres de lui et ils ignoraient qu'il était armé.

Soudain, l'un d'eux fit une grossière erreur, en s'approchant de lui tout en fourrageant dans sa poche, vraisemblablement pour y prendre une arme. Sans doute s'imaginait-il que Francisco était l'un de ces michetons sans défense, comme ceux qu'il avait déjà par le passé dépouillés par dizaines sans le moindre problème. Mais justement, avec sa nouvelle victime, il se trompait lourdement. Francisco sortit brusquement le couteau qu'il tenait déjà dans sa poche, fit jaillir le cran d'arrêt, et, dans le même mouvement, se précipita sur son agresseur qu'il poignarda brutalement au ventre, enfonçant et retournant la lame d'une quinzaine de centimètres dans ses intestins. L'autre eut à peine le temps de le regarder avec effarement pendant qu'il le jetait comme un sac inerte vers ses deux acolytes tout en sortant son revolver. Bien lui en prit, car l'un des deux types avait également pris un pistolet dans sa poche.

Ils tirèrent presque simultanément. Francisco blessa en pleine poitrine son adversaire, qui s'affaissa et tomba sur le sol. Mais celui-ci avait eu le temps de tirer lui aussi une balle, qui, mal ajustée, atteint Francisco au bras gauche, lui causant une vive douleur. Il eut tout de même le réflexe de tirer sur le travesti, qu'il atteignit en pleine tête. Celle-ci, en explosant, projeta de larges éclaboussures de sang et de cervelle sur le mur de la chambre.

Les instants suivants restèrent à jamais confus dans la mémoire de Francisco. Il descendit l'escalier étroit et raide qui conduisait vers la sortie, sans qu'aucun voisin ne sorte la tête pour savoir ce qui se passait. Et pourtant, les échanges de coups de feu avaient été bruyants. Mais leur son caractéristique avait également dissuadé les curiosités. C'est en effet une règle d'or, dans le Bogocas de l'époque, de ne jamais avoir rien vu, rien entendu, et de ne souvenir de rien. Toute autre attitude aurait en effet fait peser une mortelle menace sur l'imprudent. C'est pourquoi, si un assassinat se produisait devant eux dans la rue, les passants détournaient ostensiblement le regard, de manière à ne pas risquer d'être éliminés en tant que témoin gênant. Jamais personne ne sut donc jamais qu'un grand type maigre portant des vêtements de sport avait dévalé les escaliers de la maison, au premier étage de laquelle un agonisant était en train de se tordre dans de douloureuses convulsions à côté de deux corps sans vie.

Mais, arrivé au rez-de-chaussée, Francisco, qui perdait abondamment son sang, fut victime d'un premier malaise. En proie à un vertige soudain, il eut tout de même le réflexe de jeter à la dérobée ses deux armes dans le canal boueux qui longeait la rue, avant de parcourir quelques centaines de mètres. L'esprit vacillant, les jambes flageolantes, la tête fouettée par une soudaine averse de pluie tropicale, il s'efforçait de s'éloigner le plus possible du lieu de son forfait, et s'il en avait la force, de sortir de ce misérable quartier avant d'être victime d'un évanouissement de plus en plus probable. S'accrochant aux murs, trébuchant sur des obstacles rendus invisibles par l'obscurité nocturne, il progressait mètre après mètre vers la sortie de ce cauchemar et le retour au monde normal des gens sans histoire. Et soudain, alors qu'il avait presque atteint la large Avenida Sexta, qui constituait la frontière du quartier, il perdit connaissance et s'évanouit.

Sa chance fut d'être découvert, non par une bande de drogués qui l'auraient laissé perdre son sang sur place après l'avoir dépouillé de son portefeuille, mais par deux religieuses sorties d'une église voisine. Les soeurs, en rameutant quelques ouailles, parvinrent à le traîner vers la sacristie où il reçut les premiers soins – et tout particulièrement un providentiel garrot qui permit de stopper l'hémorragie de

son bras gauche – avant d'appeler une ambulance. Celle-ci, arrivée après plusieurs heures d'attente, transféra Francisco vers l'hôpital Santa Rosa, l'un des mieux équipés de la ville. Car entretemps, ses sauveteurs avaient consulté ses papiers et compris qu'il était un homme important.

- *Pauvre garçon, dit sœur Rosa après son départ. Il avait l'air bien élégant. J'espère qu'il s'en sortira !!*
- *Oui, mais qu'est-ce qu'il faisait ici à minuit ? Répondit sœur Maria, beaucoup plus méfiante. Il devait chercher de la drogue ou une femme !!! Il n'a eu que ce qu'il méritait !!!*
- *Tu ne peux pas dire ça, Maria, tu ne sais pas !! Et puis, le Christ ne nous a-t-il pas enseigné à pardonner aux pêcheurs ??*
- *Mais si ces gosses de riches ne venaient pas ici pour acheter de la drogue ou dépraver les jeunes filles, ce quartier ne serait pas tombé aussi bas.*

*

Le commissaire Julio Branco arriva tard à son bureau le lendemain. Il faut dire aussi que la fête chez les Sanchez s'était poursuivie jusqu'au lever du jour... Quel souvenir ébloui il en gardait, même s'il n'était là que pour assurer la sécurité des invités !! Et quels invités !!! On trouvait, là, pêle-mêle, des journalistes influents, des acteurs et des chanteurs célèbres, et même des hommes politiques de premier plan... Répondant à l'invitation du plus puissant narcotrafiquant de Bogocas, ils se pressaient, les femmes en robe longue, les hommes dans d'élégants costumes de soirée, autour de la grande piscine et du somptueux buffet dressé dans l'immense salle de réception de la villa. Et lorsque la fille d'Emilio, Anna, était apparue, au bras de son père et de sa mère, dans sa magnifique robe d'organdi, elle avait été accueillie par une immense *standing ovation*. Il fallait voir le tout-Bogocas, debout, applaudissant à tout rompre cette petite adolescente boulotte, simplement parce que son père dispensait sur tous une inépuisable manne de narcodollars !!!

Julio avait longtemps contemplé à la dérobée la belle actrice Maria Luna, vedette de la narconovella la plus populaire du pays et accessoirement maîtresse en titre d'Emilio, dans une superbe robe vintage Balmain en soie rebrodée, dont la rumeur disait qu'elle avait coûté plusieurs dizaines de milliers de dollars à son amant. Mais pour le commissaire, le moment le plus émouvant avait été le tour de chant de Cheo Feliciani, venu spécialement de Porto-Rico dans le jet privé d'Emilio pour animer la soirée aux côtés d'une troupe de danseuses de samba brésiliennes et d'un célèbre orchestre de narcocorridos mexicains. Depuis sa jeunesse, Julio était un fan inconditionnel de Cheo : l'entendre interpréter, à deux mètres de lui, certaines de ses chansons les plus fameuses, comme *Gato Negro*, avait suscité en lui une joie immense. Et Emilio Sanchez avait à jamais acquis sa reconnaissance lorsqu'il l'avait présenté à Cheo comme l'un de ses meilleurs amis, lui permettant ainsi d'obtenir du chanteur - qui visiblement n'avait rien à refuser ce soir-là à son amphitryon - un chaleureux autographe.

Car Emilio Sanchez ne s'était pas seulement imposé par la violence. Il disposait aussi d'une autre arme, presque plus efficace : celle de la séduction. Il savait en effet qu'en offrant à une personne la réalisation de son désir le plus cher, il se l'attachait par des liens de reconnaissance souvent plus puissants que

ceux de la peur ou de l'intérêt pécuniaire. Il ne lésinait jamais sur la dépense en ce domaine, et avait ainsi réussi à constituer autour de lui un puissant réseau d'affidés qui l'aidaient, chacun à sa manière, à faire prospérer son empire. Il savait que le commissaire principal Branco admirait beaucoup Cheo Feliciani, et qu'un simple autographe de celui-ci l'aiderait énormément dans ses rapports avec la police de Bogocás.

Encore un peu ensommeillé, mais l'esprit stimulé par la ligne de coke pure, offerte par Sanchez en guise de viatique au moment du lever du soleil, le commissaire Branco s'assit lourdement derrière son bureau. Comme c'était désagréable de replonger dans la glauque réalité après la nuit féérique qu'il venait de vivre : des règlements de compte entre trafiquants, des prostituées assassinées, des agressions à main armée qui avaient mal tourné, bref, une routine qui se soldait tout de même par une petite dizaine de meurtres ... Sans compter, bien sûr, le nombre important de ceux qui ne seraient jamais portés à la connaissance de la police.

Le barrio Las Flores s'était particulièrement illustré la nuit dernière dans ce jeu macabre. Un décompte provisoire y faisait état de 6 morts et d'une bonne dizaine de blessés graves. On y avait retrouvé trois types assassinés dans une chambre de passe de la Rue Calao – l'une des plus chaudes du secteur. Deux, tués par balles, étaient déjà morts à l'arrivée de la police, le troisième, blessé d'un très violent coup de couteau au ventre, était décédé d'une hémorragie pendant son transfert à l'hôpital.

Mais il s'était passé cette nuit-là quelque chose d'encore plus étrange que cette affaire certes sanglante, mais au fond banale, de règlements de comptes entre drogués ou travestis. On avait retrouvé, près de l'avenida Sexta, un membre du cabinet du ministre de la justice, le bras traversé d'une balle. Certes, la blessure n'était pas très grave, mais enfin, c'était tout de même étonnant de retrouver ainsi, en bordure de l'un des quartiers les plus mal famés de la ville, un éminent conseiller juridique du gouvernement. Mais qu'est-ce qu'il était donc allé faire par là-bas, en survêtement de sport ? C'était vraiment le dernier endroit de la ville pour aller faire un jogging... Peut-être voulait-il se procurer du coke, ou bien une fille ? Mais pourquoi aller traîner dans ce quartier dangereux, alors qu'il aurait pu sans problèmes faire venir une escort-girl à domicile ou commander une dose par téléphone ? Il y avait quand même des gens bizarres, dans cette ville...

- *Tiens, se dit-il, je vais confier les deux affaires à Enrique. Ça a l'air de bien lui plaire en ce moment, ces histoires de crimes des bas-fonds.* Il appela son adjoint par la ligne intérieure.
- *Bonjour patron,* dit celui-ci en rentrant dans le bureau du commissaire Branco.
- *Salut Enrique. Tu as de la chance, je suis de bonne humeur cet après-midi. J'ai passé une très bonne soirée hier. J'ai serré la main de Cheo Feliciani. Le rêve de ma vie !! J'ai même eu droit à un autographe !! Regarde !!!*
- *Bravo, patron !!*
- *Si tu étais venu avec moi, tu te serais bien amusé aussi...*
- *Merci, mais ce n'est pas trop mon truc, ce genre de job...*

- *Comme tu veux. Ecoute, j'ai une affaire qui va t'intéresser. Il y a eu trois morts la nuit dernière dans un règlement de compte entre dealers à Las Flores. Comme tu aimes ce genre d'histoires, je me suis dit que tu aimerais t'en charger... Ça s'ajoutera à ta collection personnelle de crimes sordides...*
- *Merci, je vais regarder ça...*
- *Et puis il s'est aussi passé quelque chose de bizarre dans le même quartier. Figure-toi qu'on a retrouvé un membre du cabinet du ministre de la justice blessé dans la rue. Il a été agressé, sans doute... Qu'est-ce qu'il faisait là ? Mystère et boule de gomme. Tu veux t'en occuper aussi ?*
- *Si vous voulez, chef...*
- *Bon, allez, je te confie les deux dossiers... Mais ne te tues pas à la tâche, quand même. De toute manière, on ne trouvera pas les coupables, comme d'habitude...*

Les deux procès-verbaux entre les mains, Enrique revint, songeur, dans son bureau. Il ne fit tout d'abord aucun lien entre le triple meurtre et l'affaire du tueur en série qui le préoccupait depuis quelques temps. Il irait faire un tour sur place dans l'après-midi, et pourquoi pas, il interrogerait aussi ce Francisco Laguna à l'hôpital. C'était son métier, après tout. ...

L'examen de la scène du crime, dans la maison de passe de Las Flores, ne lui fournit aucun indice utilisable. Comme d'habitude, les premiers policiers arrivés sur place et les médecins légistes avaient bâclé leur travail. Les constatations avaient été faites à la hâte, les corps avaient déjà été transférés à la morgue, et la gardienne de l'immeuble était déjà en train de laver à grande eau l'escalier et même l'appartement lorsqu'il arriva.

- *Bonjour, je suis l'inspecteur Enrique Iglesias, dit-il à la femme. Je suis chargé de l'enquête.*
- *Ah, oui, si c'est pas malheureux, un truc pareil, dit-elle vidant dans un grand seau la serpillière avec laquelle elle venait d'enlever les traces de sang et sur le mur et le carrelage.*
- *Vous avez entendu quelque chose, la nuit dernière ?*
- *Non, menti-t-elle, suivant le principe, bien établi dans le quartier de Las Flores, que moins on en avait vu et moins on en racontait à la police, plus on avait de chances de vivre longtemps et en bonne santé.*
- *Vous avez une idée de ce qui a pu se passer ?*
- *Bah, vous savez, la dame, enfin le monsieur, il se droguait, il ramenait des gens, enfin des clients chez lui... Alors, quelque chose a dû mal tourner... Je ne sais pas moi, vous savez ce genre de choses, ça arrive toutes les semaines dans le quartier, moins on s'en mêle, mieux on se porte...*

- *Bien, essayez de ne toucher à rien...*
- *Mais j'ai presque achevé de nettoyer...*
- *Ils ne vous ont pas dit de ne rien déplacer, les policiers, ce matin ?*
- *Non, ils ne m'ont rien dit...*
- *Putain, quels imbéciles !! Bon, je vais faire le tour des voisins. Vous voulez bien venir avec moi pour m'introduire ?*
- *Oui, bien sûr.*

Mais, après deux heures d'investigations infructueuses et de questions sans réponse, l'inspecteur Iglesias sortit de l'immeuble sans aucune piste claire sur les motifs du carnage ni sur ses auteurs.

Vers 16 heures, il arriva à l'hôpital Santa Rosa.

Bonjour, dit-il en montrant sa carte de police à la réceptionniste. Je voudrais parler à un de vos patients qui a été victime d'une agression cette nuit.

- *Comment s'appelle-t-il ?*
- *Francisco Laguna.*
- *Il est à la chambre 632, au 4^{ème} étage, en section de médecine générale.*
- *On peut le voir ?*
- *Oui, vous pouvez monter.*

Enrique Iglesias monta au 4^{ème} étage, frappa à la porte de la chambre 632, et entra. Au premier coup d'œil, son intuition de policier lui suggéra qu'il n'était pas en face d'une victime, mais d'un type à la conscience pas très claire, qui le regardait avec méfiance.

*

- *Général, ça y est, ils ont été acquittés, dit triomphalement le colonel Rimodano en pénétrant dans le bureau du général Rodriguez.*
- *C'est bien. Ça a dû le rendre malade, Riojas, de faire un truc pareil !!! Bien fait pour ce petit libéral de merde !!!*
- *Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?*

- *Il faut s'occuper de nos gars !!*
- *Je les exfiltre vers un endroit discret dès qu'ils seront libérés ?*
- *Non, j'ai d'autres projets pour eux.*
- *???*
- *Ce sont des maladroits. Ils se sont fait gauler comme des bleus. Si les policiers les avaient interrogés proprement, ils auraient pu remonter jusqu'à nous. Il faut supprimer ces types.*
- *Mais c'est quand même des hommes à nous, non ? Que diront les autres quand ils sauront que c'est nous qui les avons assassinés ?*
- *Il n'y a qu'à faire porter le chapeau aux gauchistes. Tu es toujours en contact avec les types du Sentier révolutionnaire ?*
- *Oui, je leur ai encore parlé la semaine dernière.*
- *Bon, voilà, ce que tu vas faire. Tu vas te renseigner sur le lieu et l'heure de la libération de ces trois pieds-nickelés. J'imagine que la pénitencière fera ça discrètement pour éviter la presse. Tu informes tes copains gauchistes, tu t'arranges pour les convaincre que ce n'est pas un piège, et je pense qu'ils régleront très bien notre affaire.*
- *D'accord, patron.*

Les choses se déroulèrent exactement comme l'avait voulu le général Rodriguez. Lorsque les trois hommes sortirent deux jours après, au petit matin, de la prison centrale de Bogocas, par une petite porte dérobée, ils ne s'inquiétèrent pas en voyant une Mercedes grise s'avancer derrière eux. Sans doute, pensèrent-ils, le général avait-il envoyé une équipe pour venir les chercher. Mais, lorsque la Mercedes s'arrêta à leur hauteur, deux hommes munis de mitraillettes Uzi en sortirent et commencèrent à les arroser de projectiles. Puis, après avoir calmement donné le coup de grâce à chacune des trois victimes, ils remontèrent dans le véhicule qui partit à vive allure.

Dans l'après-midi, le groupe *Sentier révolutionnaire* publia un communiqué expliquant que justice était faite, que les assassins fascistes avaient été exécutés, et que les habitants innocents de Campoalegre étaient vengés.

Et, dans les jours qui suivirent, la presse conservatrice entreprit une campagne virulente contre ce gouvernement impuissant et lâche, qui laissait sans réagir la subversion communiste commettre ses attentats jusqu'au cœur même de la capitale. Vraiment, il fallait que cela change !!! Vite, un gouvernement fort, pour lutter enfin contre le crime, la subversion et le chaos !!!

- *Monsieur Francisco Laguna ?*
- *Lui-même.*
- *Inspecteur Enrique Iglesias. Je viens vous poser quelques questions à propos de l'agression dont vous avez été victime hier. Vous pensez être état de me répondre ?*
- *Oui, tout à fait.*

Le bras bandé, sous perfusion, encore un peu faible mais très lucide, Francisco était étendu sur son lit. D'emblée, l'inspecteur lui apparut comme un ennemi potentiel, susceptible de percer son lourd secret. Il repassa rapidement dans sa tête l'histoire qu'il avait inventée.

- *Est-ce que vous pouvez me raconter ce qui s'est passé ?*
- *Eh bien, je marchais dans une petite rue, tout près de l'avenida Sexta, lorsque j'ai été abordé par deux hommes qui m'ont demandé de l'argent. Comme je refusais, ils m'ont menacé et l'un d'eux m'a tiré dessus et m'a blessé au bras. Voilà.*
- *Est-ce que vous pourriez les décrire ?*
- *Il y avait un grand mince, un mulâtre, très excité. Il devait être drogué. L'autre était un noir, très gros. C'est tout ce dont je me souviens.*
- *Très bien. Il y a eu des témoins ?*
- *Non, je ne crois pas, j'étais seul dans la rue.*
- *Vous pensez que les religieuses de l'église d'à côté peuvent avoir entendu quelque chose ?*
- *Je ne sais pas. J'étais évanoui quand elles m'ont trouvé.*
- *Très bien. Mais, sans indiscretion, est-ce que je peux vous demander pourquoi vous vous trouviez dans le barrio Las Flores ? C'est très loin de chez vous, quand même !!*
- *Eh, bien, parfois j'ai des insomnies la nuit, alors, je vais me promener dans les rues.*
- *Oui, mais enfin, tout de même, Las Flores, ce n'est pas vraiment un endroit rêvé pour se promener la nuit !!!*
- *En fait, j'en profite parfois pour acheter un peu de cannabis... Mais je demande votre discrétion, inspecteur, compte tenu de mes fonctions, je n'ai pas envie qu'un scandale éclate...*
- *Ne vous inquiétez pas, monsieur, nous en voyons tous les jours de bien pires...*

- *Merci, je compte sur vous, j'ai des fonctions importantes au ministère de la justice...*
- *N'ayez aucune crainte. Mais vous êtes venu comment, depuis chez vous, au barrio Las Flores ?*
- *J'ai pris un taxi.*
- *Mais ce n'était pas plus simple de vous faire livrer le cannabis chez vous ? Il y aussi des points de vente dans votre quartier, d'après ce que je sais... Et puis, il pleuvait beaucoup...*
- *Oui, mais comme je vous l'ai dit, j'aime bien me promener la nuit. Et la pluie est arrivée subitement...*
- *Ah ! très bien !*

Cela se voyait comme le nez au milieu de la figure : les explications de ce type n'étaient pas claires. Personne n'avait entendu de cris ni de coups de feu avant qu'il soit découvert, évanoui, près de l'église. Et pourquoi aller se promener, seul, en pleine nuit dans ce quartier sinistre et dangereux, à l'autre bout de la ville ? Pourquoi cet air méfiant dès le premier regard échangé ? Ce Francisco avait certainement quelque chose à cacher. Mais quoi ? Une histoire de femmes, de petits garçons, de drogues dures ?

Tout à coup, une intuition germa dans son esprit. Et si ce type avait quelque chose à voir avec l'affaire des crimes en série ? Il pouvait très bien venir de son quartier chic, la nuit, pour assassiner des pauvres filles et des travelos. D'ailleurs, il y avait eu, justement, un triple meurtre à quelques centaines de mètres où on l'avait trouvé évanoui... C'est vrai que ce crime ne ressemblait pas aux autres, on avait davantage l'impression d'un règlement de comptes que d'un crime de sadique... Mais enfin, c'était tout de même troublant...

Enrique décida de ne pas poursuivre plus loin l'audition ce jour-là. Il préférait procéder à quelques vérifications, sans éveiller trop tôt les soupçons de Francisco. Mais vraiment, ce gars ne lui plaisait pas, avec son histoire à dormir debout et son air renfrogné. Pas du tout l'attitude des victimes classiques, qui avaient plutôt tendance à s'étendre longuement sur les circonstances de leur agression, heureuses et soulagées par l'écoute attentive du policier chargé de recueillir leur déclaration...

- *Très bien, monsieur, je vais vous laissez vous reposer maintenant. Je vous enverrai le procès-verbal à signer. Est-ce que je peux vous demander un numéro de téléphone où vous joindre en cas d'urgence ?*

Francisco donna son numéro de portable. Il se méfiait désormais comme de la peste de ce policier trop scrutateur et trop curieux. *Mais bon, rien ne permet encore de me mettre en cause. Et, au pire, j'aurai les moyens de faire stopper l'enquête avant que ça ne tourne mal...*

*

Enrique, perdu dans ses pensées, retourna son bureau. Il ferma soigneusement la porte du petit local et se mit à réfléchir. Il y avait bien un moyen de vérifier que le type était coupable : la géolocalisation,

une technique nouvelle qui, quoiqu'encore à ses balbutiements, pouvait déjà rendre d'immenses services. Avec le simple numéro de téléphone du portable, il était facile de vérifier avec l'aide des services techniques si celui-ci avait « borné » à proximité des lieux des crimes. La seule difficulté, c'est qu'il y avait besoin du mandat de perquisition en bonne et due forme, signé par un juge pour procéder à cette vérification. Certes, face à des petits délinquants ordinaires, les policiers colombuéliens ne s'embarrassaient pas de règles aussi strictes : personne n'aurait pensé à leur reprocher une entorse aussi bénigne aux procédures. Mais, dans ce cas, c'était différent : Francisco était un homme puissant, proche du ministre de la justice, qui pouvait lui causer les pires ennuis s'il se sentait menacé. Il fallait donc y réfléchir à deux fois avant de tenter quoi que ce soit...

La curiosité, cependant, finit être la plus forte. Enrique voulait absolument en avoir le cœur net. D'ailleurs, il ne risquait rien à faire cette vérification. Les gars des services techniques ne demandaient aucune explication : il suffisait de leur communiquer le numéro de téléphone, et ils renvoyaient, un ou deux jours plus tard, la liste des géolocalisations demandées. Et pour le mandat de perquisition, cela pouvait s'arranger facilement. Il connaissait bien les types du labo, dont certains étaient même des amis. Un petit coup de fil discret permettrait, comme d'habitude, d'obtenir un passe-droit.

- *Allo Pedro ? C'est Enrique !!*
- *Salut, Enrique. Comment ça va ? et la famille ?*
- *Bien, bien. Ecoute, j'ai un service à te demander. C'est une histoire un peu compliquée de racket et d'agression à main armée. Je soupçonne quelqu'un et je voudrais faire les vérifications habituelles, mais je n'ai pas le temps de demander les papiers au juge. C'est assez urgent, tu veux bien m'arranger le coup ?*
- *Oui, bien sûr, il te le faut pour quand ?*
- *Demain matin, c'est possible ?*
- *T'as de la chance, c'est période creuse chez nous en ce moment. Ok, je te fais ça. T'as une demande particulière ?*
- *Je vais t'envoyer une liste de dates. Mais je n'ai pas les heures exactes, juste des plages horaires.*
- *Ok, ça complique un peu, mais c'est faisable. Envoie-moi la liste, je te fais ça pour demain.*
- *Merci.*

Le lendemain, en fin de matinée, Enrique reçut la liste des fadettes et des géolocalisation associées. La conclusion était sans appel : sur 11 meurtres pouvant être imputés au tueur en série, le portable de Francisco avait borné dans 4 cas à proximité des lieux du crime. A des heures, où, bien sûr, il n'avait aucune raison valable de se trouver là.

Le cœur battant, l'inspecteur réfléchit un instant. Les preuves étaient accablantes, mais l'affaire était explosive et la procédure parfaitement illégale. Il devait donc faire preuve d'une extrême prudence en dévoilant ce qu'il savait. Une erreur sur ce dossier pouvait lui coûter très cher... Alors, que faire ? Demander conseil à l'un de ses collègues ? Aller voir le commissaire, et tout lui révéler sous le sceau du secret ? Organiser anonymement une fuite vers la presse ?

La moins mauvaise solution, sans doute, était d'en parler à son supérieur. Il ne respectait pas beaucoup le commissaire Branco, trop corrompu et négligent à son goût. Mais celui-ci l'avait toujours traité avec amitié et bienveillance. Il pourrait peut-être lui donner un conseil...

- *Mais vous avez fait géolocaliser ce portable sans mandat du juge ? Vous savez que c'est une infraction grave aux règles de procédure ?*
- *Commissaire, vous savez bien qu'on fait ça tout le temps...*
- *Oui, mais pas quand il s'agit d'une huile du ministère de la justice. Ecoutez, je ne veux pas d'emmerdements avec le gouvernement. Je veux bien passer l'éponge, mais vous, vous allez oublier toute cette histoire et classer l'affaire, c'est compris ?*
- *Mais, patron, le téléphone a borné quatre fois...*
- *Et alors ? Tout le monde a le droit de se promener dans les rues, non ? Et puis, ça peut être un simple hasard. Alors, vous aller jeter tout ça à la poubelle et rentrez chez vous bien tranquillement pour vous occuper de votre femme et de vos enfants, d'accord ? C'est la dernière fois que je vous couvre, compris ? Il y a beaucoup de problèmes politiques dans ce pays, je n'ai pas envie d'y être impliqué jusqu'au cou par votre faute !!*
- *Mais...*
- *Il n'y a pas de « mais ». Je n'ai rien entendu. Retournez votre bureau et cessez de m'embêter avec vos romans policiers.*

La voix du commissaire Branco s'était soudain faite menaçante. Cette fois, Enrique eut peur. Il rentra dans son bureau, ferma son dossier et le rangea soigneusement dans un placard.

*

Deux jours plus tard, au ministère de l'intérieur, la réunion mensuelle du Comité de sécurité urbaine de Bogocás touchait à sa fin. Chaque mois, les représentants de tous les organismes impliqués dans la préservation de l'ordre public – ministères de la défense et de l'intérieur, autorités militaires, hauts gradés de la police... - y discutaient des derniers développements du chaos sécuritaire qui affectait la ville : attentats, meurtres, batailles rangées entre gangs, trafics en tous genres... Parmi les participants, se trouvaient le commissaire Branco, représentant de la préfecture de police, et l'adjoint du général Rodriguez, le colonel Rimodano.

La réunion était habituellement suivie d'un déjeuner amical et copieux, où ces hauts gradés se livraient à de généreuses beuveries pour oublier leur tension nerveuse quotidienne. Et, ce jour-là, le commissaire Branco, un peu plus éméché que de coutume, se laissa aller à d'imprudentes confidences auprès de son voisin de table, le colonel Rivodano.

- *On en voit de toutes les couleurs, dans mon commissariat !!! Figurez-vous que l'autre jour on a retrouvé un conseiller du ministre de la justice le bras transpercé d'une balle, à une heure du matin, dans une ruelle du barrio Las Flores !!!*
- *Nooon !! Mais qu'est-ce qu'il faisait là ?*
- *Oh, il devait chercher un peu de coke, ou bien une fille... Un conseiller du gouvernement, à Las Flores !! Si la presse apprenait ça !!*
- *Oui, ça ferait un sacré grabuge, dit Rivodano, subitement intéressé.*
- *Mais attendez, il y a encore plus fort, dit Branco, en s'étranglant de rire, le visage cramoisi. Un de mes adjoints dit que c'est un serial killer, qui va assassiner des putes et des travelos dans les quartiers mal famés !!!*
- *Noooooon !! Mais qu'est-ce qui lui fait dire ça !!*
- *La géolocalisation de son portable. Elle correspond aux lieux et aux dates des assassinats !! Vous imaginez si c'était vrai !!! Il y a de quoi faire sauter tout le gouvernement, avec une histoire pareille !!!*
- *Oui, si c'est vrai, c'est sûr que ça fera du bruit. Qu'est-ce que vous avez fait ?*
- *Ben j'ai étouffé l'affaire, tiens. J'ai pas envie de me retrouver au cœur du scandale du siècle !! Jack l'éventreur au ministère de la justice, vous imaginez la campagne de presse...*
- *Oui, je vois très bien.*

Une demi-heure tard, le commissaire Branco un peu chancelant, disait au revoir à son ami le colonel Rivodano, qui se précipita dans le bureau du général Rodriguez.

- *Si cette affaire est vraie, on les tient, s'écria celui-ci, exultant. J'appelle tout de suite ce commissaire... comment déjà ?*
- *Branco.*
- *Oui, c'est ça, Branco. Isabel, passez-moi le commissaire Branco, à la PJ.*

L'après-midi même, une réunion fut organisée au quartier général de la garde nationale. Le général Rodriguez pria l'inspecteur Enrique Iglesias de lui expliquer ses soupçons et de lui livrer ses

présomptions quant à la culpabilité potentielle de Francisco Laguna. Utilisant avec talent l'argument d'autorité, il sut convaincre le commissaire Branco, au départ réticent, mais très impressionné par les dorures de son uniforme et par le ton martial de sa voix, de préparer un mandat d'arrêt en bonne et due forme pour le lendemain à l'aube contre le conseiller du ministre de la justice. Puis il congédia les policiers après les avoir félicités pour la qualité de leur travail. Une fois seul avec son adjoint, il alluma avec volupté un cigare Havana et s'enfonça dans son confortable fauteuil directorial Chesterfield, tout en lui disant :

- *Cette fois, ils sont faits comme des rats, ces connards de libéraux. Après une affaire pareille, on ramassera le pouvoir à la petite cuillère. Et alors, les gauchistes, les droits-de l'homnistes, les pédés et les voyous n'auront qu'à bien se tenir !!! Ça sera la fin de la récré, pour eux !!!*

*

- *Monsieur le ministre est encore en rendez-vous, si vous pouvez patienter encore 5 à 10 minutes...* dit la secrétaire particulière.

Dans la salle d'attente du ministre de la justice, le conseiller Francisco Laguna et le chef d'état-major de l'armée, Carlos Sarandi, se faisaient face. Sorti deux jours auparavant de l'hôpital, Francisco portait encore son bras en écharpe.

- *Eh bien, qu'est-ce qu'il vous est arrivé, mon vieux ?*
- *J'ai été agressé il y a 5 jours par deux voyous. Ils m'ont tiré dessus. Heureusement, je m'en suis tiré avec un simple trou dans le bras.*
- *Dans quel pays vivons-nous ? Vous avez eu de la chance. Et qu'est-ce qu'on aurait fait sans vous ? A propos, les documents sont prêts ?*
- *Oui, dit Francisco en montrant le classeur en moleskine qui contenait les faux mandats d'arrêt.*

Dans la petite chambre à coucher, attenante au bureau, du ministre, Elena remettait son soutien-gorge.

- *Ça va, chéri ? Tu t'es bien détendu ?*
- *Oui comme toujours, c'est formidable avec toi. Ça me relaxe au milieu de ma journée de travail. Ça chasse le stress. Après, je peux m'y remettre avec la pêche.*
- *Je suis contente que ça te fasse plaisir. Tu veux que je revienne quand ?*
- *Ecoute, disons mardi prochain, trois heures. Ma secrétaire te confirmera. Tiens, voilà tes sous.*

Et le ministre tendit à sa bonne amie quelques billets de cent dollars.

- *Oh, merci chéri, c'est gentil. Au fait, je voulais aussi te remercier pour le parfum de la semaine dernière.*
- *C'est tout naturel, avec tout le plaisir que tu me donnes. Bon, maintenant, dépêche-toi de partir, j'ai un rendez-vous important.*

Et Elena s'esquiva par un petit escalier discret, pendant que le ministre remettait sa chemise, sa cravate, ses chaussures et rajustait son costume.

- *Pilar, vous pouvez faire rentrer mon prochain rendez-vous.*
- *Bien, monsieur le ministre.*

Francisco Laguna et Carlos Sarandi s'installèrent sur les confortables divans de cuir destinés à accueillir les visiteurs de marque. Le ministre rentra directement dans le vif du sujet :

- *Alors, on en est où de notre affaire ? avec l'accident de Francisco, on a quand même perdu quelques jours...*
- *Mes forces spéciales sont prêtes à intervenir à tout moment. Mais je suis resté très discret pour éviter les fuites. Il y a des mouchards partout.*
- *Les mandats d'arrêt sont prêts. J'ai rajouté un ou deux noms à la liste comme convenu.*
- *Bien. Quand lance-t-on l'opération ?*
- *Demain à l'aube, si vous voulez.*
- *Très bien. Quand aurai-je les mandats d'arrêt ?*
- *On fait une ultime vérification et Francisco vous les apportera dans l'après-midi.*
- *Et nous disons bien : pas de survivants, c'est ça ?*
- *Oui, pas de survivants. Ils vont tous résister à l'arrestation, alors ils seront tous abattus.*
- *Très bien. On a préparé un communiqué de presse. Ça vous va ?*

Le chef d'état-major lut attentivement le court texte qui tentait d'expliquer les raisons du coup de filet et surtout de justifier les assassinats.

- *Oui ça me va. Remplacez simplement « devant la résistance des prévenus, les forces de l'ordre ont été contraintes d'utiliser leurs armes » par « les putschistes ayant refusé d'obtempérer et tiré sur les forces d'ordre, celles-ci ont du faire usage de leurs armes pour se défendre ».*

- *D'accord. Il n'y a plus qu'à prier pour que tout se passe bien maintenant.*

Restés seuls, le ministre et Francisco examinèrent une dernière fois la liste des mandats d'arrêt.

- *Rajoutez-en un pour le général Diaz, dit brutalement le ministre.*
- *Très bien, je le mets à votre signature ?*
- *Non, faites-le vous-même, je vous fais confiance.*

De retour à son bureau, Francisco prépara deux nouveaux mandats d'arrêt : un contre le général Diaz, et l'autre contre Enrique Iglesias, inspecteur à la police judiciaire de Bogocas.

- *Comme ça, il ne m'embêtera plus ce petit flic fouilleur de merde. Demain, j'en serai débarrassé à tout jamais.*
- *Oui, demain, on commence le grand nettoyage de béni-oui-oui libéraux, répondit en écho le général Rodriguez.*
- *C'est vrai, demain ce monstre de tueur en série sera sous les verrous, pensa au même moment l'inspecteur Iglesias.*
- *Oui, demain, on en aura fini avec cette bande d'ordures fascistes, dit le ministre Angel Riojas.*

Et tous, au même moment, snifèrent une bonne ligne de blanche extra-pure, la meilleure du pays, fournie par le réseau d'Emilio Sanchez.

Fin